

avantageuse. Le service militaire , auquel la noblesse était tenue sous le gouvernement féodal , a été converti en une contribution annuelle connue sous le nom *des lances*. Elle est de deux mille livres pour chaque grandesse , et de cinq cent cinquante livres pour les titres d'un ordre inférieur.

Les soins de Charles III ne se bornèrent pas à réprimer les déprédations du fisc et d'autres désordres qui ruinaient ses possessions d'Europe. Il porta un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtaient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs furent mieux choisis et mieux surveillés. On réforma quelques-uns des vices qui s'étaient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration reçurent des améliorations. Le sort même des Indiens devint moins malheureux.

xxxiv.
Moyens qu'il
conviendrait
à l'Espagne
d'employer
pour accélérer
ses prospérités
en Europe et en
Amérique.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministère espagnol qu'il arrivera un bon ordre de choses lorsqu'il aura saisi les vrais principes et qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement , comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissait , on verra que cet engourdissement ne s'étendait pas à tout ; et que , si l'Espagne était dans l'inaction au-de-

dans , elle portait son inquiétude chez ses voisins , dont elle troublait sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisait rien , on a cru qu'il n'y avait rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; et l'Espagnol , décharné , demi-nu , nonchalamment assis à terre , regarde avec pitié ses voisins , qui , bien nourris , bien vêtus , travaillent et rient de sa folie. L'un méprise par orgueil ce que les autres recherchent par vanité , les commodités de la vie. Le climat avait rendu l'Espagnol sobre , et il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal qui le gouverne depuis long-temps lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien , il ne désire rien ; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce peuple pauvre et superbe qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élevation. Il lui faut de grandes chimères , une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect et avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort , qu'on cherche les moyens , plus aisés qu'on ne croit , de lui faire trouver le travail honorable , et l'on verra la nation redevenir ce qu'elle était avant la découverte

du Nouveau-Monde dans ces temps brillans où , sans secours étrangers , elle menaçait la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples , après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse , il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état , c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la métropole , qui , par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions , augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue , intéressant à la fois pour l'humanité et pour la politique , que les nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagé leurs établissemens du nouveau. Le succès a partout couronné un si noble et si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne , qui avait formé son système avant que la lumière fût répandue , qui ait vu sa population diminuer en Europe à mesure que ses possessions augmentaient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire et ses habitans n'est pas extrême , l'activité , l'économie , une grande faveur accordée aux mariages , une longue paix , peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Espagne , qui , par le recensement très-exact de 1768 , n'a que neuf millions trois cent sept mille huit cent quatre habitans de tout âge et de tout sexe , et qui ne compte pas dans ses colonies la dixième partie des bras qu'exigerait

leur exploitation , ne peut ni se peupler ni les peupler sans des efforts extraordinaires et nouveaux. Il faut , pour augmenter les classes laborieuses du peuple , qu'elle diminue son clergé , qui énerve et dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats , que l'amitié de la France et la faiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du soulagement des peuples aussitôt que les possessions de l'Ancien et du Nouveau-Monde auront été tirées du chaos où deux siècles d'inertie , d'ignorance et de tyrannie les avaient plongées. Il faut , avant tout , qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition , quelle qu'en soit la cause , est répandue chez tous les peuples sauvages ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal , et de l'ignorance de ses causes , et de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature , les contagions , les maladies , les accidens imprévus , les phénomènes destructeurs , toutes les causes cachées de la douleur et de la mort , sont si universelles sur la terre , qu'il serait bien étonnant que l'homme n'en eût pas été , dans tous les temps et dans tous les pays , vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance et de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élé-

mens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature et la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, et l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme; mais cette dernière idée, simple et sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, et mêlée d'une foule d'erreurs et de fantômes.

La révélation perfectionnait la doctrine d'un être unique; et il allait s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord, qui inondèrent les provinces de l'empire romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvait chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, et fit imaginer chaque jour des dogmes et des prodiges d'autant plus révérends qu'ils étaient moins croyables. Les peuples, occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie

universelle qu'une seule nation avait formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étaient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avait entretenu dans son sein un germe de division qui devait tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition et de cupidité qui dévorait toute l'Église heurta avec beaucoup d'éclat et d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'était l'habitude qui avait fait adopter les puérités dont on s'était laissé bercer, et qu'on n'y était attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti, ceux qui avaient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouvèrent hors d'état de les défendre lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther et de Calvin comme la liberté qu'elle accordait à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avait reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement était si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auraient partout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'était cru intéressé à arrêter le torrent. Il avait besoin,

ainsi que la religion, d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité était principalement fondée; et il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques et profonds de la hiérarchie romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissait naturellement parmi les réformés augmentait encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison criait à ces imbécilles monarques que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux âmes toute espèce de liberté; et qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience pour en faire un sujet fidèle; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels et incontestables ne furent pas écoutés. Leur voix était étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, et encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince, devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruau-

tés qu'on exerçait contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus et dégénérés furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervait toutes les facultés de l'âme. Le projet que les Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde se manifesta jusque dans leur religion. C'était la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple romain, Rome même, qui étaient leurs dieux. Une nation qui aspirait à marcher sur leurs traces, et qui songeait à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne et en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que, si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition : que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions espagnoles de l'Ancien et du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant

Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa faiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en aurait fallu pour acquérir des forces, on connaît ses plaies. Elles sont si profondes et si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, et elle verra ses provinces de l'un et l'autre hémisphère remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord et ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevés en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément et de distinction pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verrait bientôt arriver sa population au point où elle doit la désirer, si elle n'ouvrait pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourrait sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, et un christianisme bien entendu ne proscrie pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avait de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux et ses ennemis lui a fait croire qu'il n'y avait que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système nous paraissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières et la main-d'œuvre; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourrait seule procurer ce grand changement. Jusqu'à cette époque, qui ne paraît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin, et nous ne craignons pas d'avancer que, quand l'Espagne pourrait se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devrait pas le vouloir. Un succès momentané serait suivi d'une ruine entière. Qu'on

suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle et les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans sans occupation seront réduits à en aller chercher ailleurs, et elle perdra en même temps son industrie et sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, et qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, et à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité, l'abondance et l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufac-

tures favorisent la culture des terres; elles sont même nécessaires partout où, les frais de transport arrêtant la circulation et la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais, dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce, il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger, en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses et leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure, et le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux et par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux précieux que l'Ancien-Monde reçut du Nouveau dans les premiers temps qui suivirent la découverte. Les hardis navigateurs qui l'avaient faite n'en rapportèrent d'abord que quelques grains d'or que les sauvages avaient trouvés dans les sables. La cupidité ne tarda pas à ouvrir des mines à Saint-Domingue, et elles rendirent annuellement environ deux millions cinq cent mille livres. Tout porte à penser qu'à la même époque les autres îles et le continent voisin ne fournissaient aux brigands qui les ravageaient qu'une somme à peu près égale.

Ces sources étaient taries ou fort diminuées, lorsque des événemens heureux ou malheureux rendirent les Espagnols maîtres du Mexique et du Pérou. Dans ces régions à demi-civilisées, l'or et l'argent ne servaient pas plus de monnaie que dans les contrées antérieurement asservies. Ils n'y étaient employés qu'à la décoration des temples, qu'à la fabrication de quelques vases, qu'à la parure des citoyens les plus distingués. Aussi n'y avait-on jamais fouillé les entrailles de la terre pour les en arracher; aussi ne s'y en voyait-il que ce que le hasard seul en avait offert. La plus grande partie même de ces métaux fut jetée dans les lacs et dans les rivières. C'était une grande consolation pour les peuples opprimés de priver leurs tyrans de l'unique objet qui paraissait les avoir déterminés à franchir tant de mers.

Les conquérans n'eurent pas plus tôt réuni dans leurs mains les trésors que la haine n'avait pu soustraire à leur avarice, qu'ils commencèrent à ouvrir des mines. Quelle qu'en soit la raison, elles couvrirent à peine les dépenses qu'exigeait leur exploitation. Enfin furent découvertes, en 1545, dans le Pérou, celles du Potosi, et peu après, dans le Mexique, celles de Zacatecas. D'autres, très-abondantes, quoique moins riches, ne tardèrent pas à appeler des entrepreneurs. Le nouvel hémisphère n'a cessé depuis de verser dans l'ancien quatre ou cinq fois plus de trésors que la succession des siècles n'y en avait accumulé.

Des registres d'une foi certaine attestent que, depuis 1492, époque de la découverte du Nouveau-Monde, jusqu'en 1790, c'est-à-dire dans l'espace de deux cent quatre-vingt-dix-huit années, l'Espagne a reçu de ses possessions d'Amérique vingt-six milliards de livres, qui ont acquitté le tribut dû au fisc. Aucun homme éclairé n'a jamais douté que les sommes qui avaient fraudé les droits ne s'élevassent plus haut que celles qui les avaient payés. Supposons-les égales, et il se trouvera que les colonies espagnoles ont versé sur le globe cinquante-deux milliards. Ce calcul se trouve parfaitement d'accord avec la quantité de mercure qui a été employée, et cette raison nous porte à lui accorder toute préférence.

Il est connu que les conquérans du Nouveau-Monde exploitèrent d'abord les mines par le moyen